Femme et pouvoir dans *Les Chauves-souris* de Bernard Nanga : vers une révolution dans les rapports de genre

Daniel Houli

Université de Ngaoundéré (Cameroun),
laboratoire « Textes et imaginaires » (LATEXIM)

ihuld@yahoo.fr

Résumé : Le pouvoir est traditionnellement réservé aux hommes, tandis que les femmes s'occupent de la sphère privée. La femme n'était jusque-là qu'un support qui permet l'élévation de l'homme ; elle le regardait régner, confinée dans le rôle d'épouse, ou de maîtresse, totalement dépendante d'un homme, économiquement et idéologiquement. *Les Chauves-souris* proposent une nouvelle vision dans les rapports de genre : la femme contribue largement à l'ascension sociale de l'homme, refuse les rôles traditionnellement marqués par la soumission, et devient même le sujet principal de la révolte qu'elle tente soit d'éviter, soit alors de précipiter. Il y a une réelle évolution dans les rapports de genre : la femme refuse la servitude et prend son destin en main.

Mots-clés : femme, pouvoir, domination, émancipation.

Introduction

Dans la littérature camerounaise, l'image de la femme est caricaturée depuis *Tante Bella* de Joseph Owono, *Perpétue* de Mongo Beti ou *La brise du soir* de Lydie Dooh-Bunya. La femme est écrasée, docile et soumise à la domination masculine : l'image type de la femme la confine au foyer, prise entre les maternités et les travaux domestiques, sans un apport direct à l'exercice du pouvoir, chasse gardée des hommes. *Les Chauves-souris*[1] propose une évolution dans les rapports de genre : la femme participe à la politique, du moins comme actrice dans l'ascension sociale et dans la fabrique d'image, gommant les éventuelles aspérités dans les comportements déviants des hommes, au point de devenir la *faiseuse* de roi. La femme nouvelle devient un

1. Les citations de l'œuvre seront précédées des initiales CS. Nous utilisons l'édition Présence africaine de 1980.

« sujet historique » (Dolisane-Ebosse 1997) : célibataire ou divorcée, elle refuse l'assistance des hommes et devient actrice de la révolution. *Les Chauves-souris*, qui se prête bien à une analyse sociologique, propose une vision du monde où les rapports du genre ont évolué vers la parité.

1 La femme au service de l'orgueil et des ambitions de l'homme

Le système narratif des *Chauves-souris* s'articule autour de Robert Bilanga à qui les autres personnages s'agrippent. L'étude des différents visages de la femme se fera donc plus ou moins en rapport avec celui-ci. La femme, au-delà du rôle traditionnel d'aide, de compagne au foyer, image légitimée par les premiers romans camerounais, demeure un instrument au service de l'homme pour son accomplissement personnel. Elle est ainsi un objet que l'homme utilise pour gravir les marches sociales. L'aventure de Bilanga passe par ses rapports avec les femmes. R.-S. Bouelet (1997 : 207) constate à juste titre que « Bilanga utilise les énergies féminines pour sa gloire égoïste et personnelle ». Cette gloire personnelle se traduit par le souci d'utiliser la femme comme moyen pour parvenir et se maintenir au pouvoir.

1.1 La femme, un moyen d'exhibition de l'orgueil mâle

La femme dans *Les Chauves-souris* est un moyen d'exhibition de l'orgueil mâle. À Eborzel, l'homme ne se mesure qu'à l'aune de ses conquêtes. Marie remarque fort pertinemment que les hommes « cherchaient moins à aimer qu'à prouver à eux-mêmes leur propre virilité » (CS, 13). La femme devient un miroir qui reflète la gloire et la virilité masculines. Dans la recherche de cette gloire, Bilanga trouve sa femme apathique. Il se lance dans une permissivité excessive, dans le but de prouver sa virilité, et de donner une image positive de sa personne. Sur sa route, il rencontre Marie Bondi, célibataire avec trois enfants à charge. Sans qu'elle ne soit son épouse, Bilanga ne peut supporter la voir en compagnie d'autres hommes. Il n'y a, dit-on souvent, qu'un seul coq dans la basse-cour, et un seul éléphant mâle dans le troupeau. Bilanga veut démontrer par ces conquêtes qu'il est le seul homme viril dans la ville d'Eborzel. La femme devient en quelque sorte la possession de l'homme qui tente de lui dicter sa loi, sans tenir compte de ses aspirations en tant qu'être à part entière. La jalousie de Bilanga est si forte qu'il en devient mentalement malade. Il est non seulement une brute, mais également un fou. Marie le remarque :

> Bilanga était un fou mégalomane, un inconscient. On laissait circuler les fous à Eborzel. L'un parcourait les rues à reculons et on l'avait surnommé « Marche Arrière » ; un autre réglait la circulation sous le regard amusé des agents de police, et il ne s'en tirait pas mal. Il n'était pas exclu qu'il y ait de vrais fous chargés de responsabilité dans les bureaux administratifs. (CS, 157.)

S'il est vrai que la folie de Bilanga est différente de celle de « Marche Arrière » et du policier improvisé, il n'en demeure pas moins que son souci de survalorisation de soi l'amène à certains écarts de comportement. D'ailleurs lui-même confesse : « Vous

pensez peut- être que je suis fou. » (CS, 157.) C'est cette folie qui l'amène à ignorer son état de santé et à parcourir les estaminets parce qu'il ne peut supporter Marie en compagnie d'autres hommes. Il éprouve toutes les difficultés à conduire avec sa jambe plâtrée et frise le ridicule en se réfugiant dans l'alcool. Au lieu d'y noyer ses soucis, il en crée plutôt d'autres pour « oublier la boule qui le prenait à la gorge » (CS, 118). La femme est considérée à Eborzel comme moyen de valorisation du pouvoir de l'homme.

Bilanga sombre dans un éthylisme qui le conduit au bord de l'inconscient, en voulant montrer sa toute puissance dans la possession exclusive de Marie Bondi. Il devient la risée de tout le Safari Club par ses ronflements et sa position à califourchon sur un banc devenu lit de fortune. Tous ces actes dévalorisants sont mus par le désir d'affirmer sa puissance, qui se transmue en folie des grandeurs. Quand Marie ose monter sur la piste en compagnie d'Avala, sous l'ovation de tout le Safari Club, Bilanga voit son orgueil mâle blessé. Le personnage principal refuse à la femme la liberté de disposer de son corps et d'aller et de venir, en compagnie de la personne de son choix. Bilanga trouve que son rival n'est qu'un simple courtier qui, « une fois dilapidées ses commissions de courtage se retrouvait nu comme un ver » (CS, 131). Dans sa tête, il se voit en train de secouer Avala et de lui assener quelques paires de gifles, pour avoir osé remettre en cause sa suprématie. Heureusement le combat ne se déroule que dans sa tête, sinon combien grand serait le scandale à la veille des élections : « Il ne pouvait provoquer un scandale en pleine nuit au Safari Club sans se voir demis de ses fonctions. » (CS, 131.)

En clair, Bilanga cherche à s'exhiber aux yeux des autres, à montrer sa virilité. Peut-être est-il réellement amoureux de Marie cette fois-ci, mais son égoïsme et le souci de survalorisation de soi l'aveuglent tant et si bien que son comportement devient déviant : « Son égoïsme était comme un mur qui le rendait imperméable à tout ce qui n'était pas lui. » (CS, 151.) L'exaltation de soi, la volonté de domination pervertissent son amour. Comme le remarque Bouelet (1997, 166) : « Bilanga agit en égoïste et ne pense qu'à la position sociale qu'il voudrait renforcer avec l'aide active de Marie. » La femme est aussi utilisée dans les *Chauves-souris* comme moyen d'ascension sociale, en fabriquant une image de soi différente de la réalité. Cette hypocrisie permet aux hommes d'accéder au pouvoir en utilisant les ressources de la femme charmante, et son pouvoir de persuasion.

Les mâles d'Eborzel ont pour la plupart une double casquette : une image de marque entretenue par un masque et la vraie nature, généralement médiocre. Ils se taillent ainsi une image positive pour mieux dominer, fabriquée de toutes pièces, mais en tout point modifiant leur vraie personnalité. Ils sont présentés au dehors sous de bons auspices, alors qu'ils sont pleins de vices et de rapine que ponctue une irresponsabilité notoire. Pour ce déguisement, ils disposent de moyens tels que les médias, mais aussi et surtout des femmes.

Les médias sont mis à contribution pour chanter la geste des hommes au pouvoir, en occultant à dessein les faits. La Radio-Eborzel est largement dithyrambique, mais ce sont surtout les femmes les véritables armes de propagande. Louise est douée pour effacer les affronts et blanchir les mauvaises actions de Bilanga, pour les retourner comme des trophées. Elle est littéralement au service de la fabrique d'une image de

marque à Bilanga, en dépit des faits graves de criminalité sur Arlette, la jeune amie de son fils Roger : « De petites rumeurs courent sur toi, qui pourraient te nuire un jour. J'ai dû mettre le paquet pour convaincre certaines personnes. » (CS, 179.) Bilanga a mobilisé tout un arsenal de moyens au rang desquels Louise pour obtenir son investiture comme député de la région d'Aboleya : « Bilanga s'était dépensé en visites nocturnes et en recours à divers responsables dont il s'assura l'appui » (CS, 173), dans la plupart des cas, en compagnie de Marie Bondi, plus apte à incliner l'assentiment des autorités que sa propre femme.

Tout l'exercice du pouvoir de Bilanga n'a consisté jusque-là que dans l'exploitation des masses déshéritées. Au lieu de traduire et représenter les aspirations réelles des populations, Bilanga et ses collègues n'ont rien fait pour sortir leurs populations de la misère et de l'apathie qui continuent à faucher à larges andains. Konou, un villageois d'Obang refuse de « cacher leur nudité et présenter une façade mensongère qui pouvait masquer la vérité. [...] Cette drôle d'indépendance s'arrêtait quelque part sur les bords de la Doua » (CS, 44). Le contraste ville-village demeure frappant : d'un côté, les magasins sont bondés de victuailles, de l'autre le vin de palme et les noix de cola constituent l'essentiel de l'alimentation, les dirigeants ne se souciant que de parvenir au pouvoir, et de s'y maintenir.

À Vémelé, Bilanga, auréolé de son image fabriquée de toutes pièces, se présente comme la solution : « Les adultes eux-mêmes voyaient en Bilanga une sorte de messie tout puissant qui allait sauver Vémelé et tout le pays de la misère. » (CS, 41.) Le personnage entretient cette image floue, au point où Clotilde en vient à douter de sa propre expérience. Le portrait accroché au mur a été retouché par le photographe pour seoir à cette nouvelle image : « Surprise par tant d'éloges sur son mari, Clotilde eut soudain l'impression de ne pas le connaître sous son vrai jour. [...] C'étaient peut-être le photographe et Radio-Eborzel qui avaient raison. » (CS, 174.) En fabriquant cette image par les médias, et surtout par les femmes, Bilanga entend étendre sa sphère d'action au pouvoir et sa domination pour mieux exploiter les autres et vider les caisses de l'État. La femme joue un rôle primordial dans cette fabrique d'image, elle est surtout un moyen de gravir les marches de l'échelle sociale.

1.2 Femme, agent d'ascension sociale

La femme, dans le statut et la fonction que lui confèrent les mâles d'Eborzel, est utilisée pour l'ascension sociale. Pion indispensable, la femme permet de réussir un dîner de travail, d'obtenir l'aval d'un chef ou de bénéficier des grâces et des largesses des bailleurs de fonds. Marie Bondi illustre ce cas. Bilanga, autant qu'Avala, reconnait qu'elle est « la femme qui fait le plus rêver les hommes dans toute la ville d'Eborzel » (CS, 110). Elle est ainsi sublimée pour ses manières, mais surtout son charme et sa facilité à agrémenter les rencontres et les séances de travail avec les partenaires.

Bilanga trouve sa femme inopérante dans la course pour la position sociale. Élevée par des sœurs loin de la vie mondaine, destinée elle-même au départ à être nonne, Clotilde Bilanga est l'incarnation de la femme traditionnelle : flétrie plus tôt par les nombreuses maternités, toujours soucieuse de son jardin, elle ignore tout des rouages de la société d'Eborzel. Elle ne s'occupe que de la sphère privée, réservant le domaine public à son

époux à qui elle se soumet religieusement. Bilanga le reconnaît clairement : « Ce n'est pas avec une telle épouse qu'on pourrait assurer son ascension sociale à Eborzel. » (CS, 16.) En vérité, ce mariage n'a pas pu satisfaire pleinement les ambitions de Bilanga malgré la docilité et la fécondité de sa femme. En faisant la connaissance de Marie, il voit en elle la femme idéale qui pourra assurer son accomplissement. Il sait très bien qu'« à Eborzel, on n'accédait aux postes hauts placés que par l'argent et les femmes » (CS, 17). Le protagoniste croit trouver la solution à l'équation qui lui permettrait de gravir l'échelle sociale, s'étant déjà enrichi par les nombreuses exactions et détournements, en raison de sa position de directeur dans les services centraux de l'État, s'apprêtant à briguer le poste de député de la région d'Aboleya : « Il allait solliciter l'investiture des hautes instances gouvernementales. Peut-être Marie lui serait-elle d'un grand secours ? » (CS, 35.)

Le prétendant au poste de député n'a pas attendu longtemps pour annoncer son programme à Marie : « À partir de maintenant, sachez que je ne vous lâcherai pas d'un pouce, j'ai besoin de vous. Je sens que grâce à vous ma vie va prendre un autre sens. Pourquoi ne deviendrez-vous pas ma femme ? » (CS, 51.) Pour convaincre Marie, il met sur pied une stratégie qui lui permet de jouer sur deux registres : d'un côté, il diabolise sa femme en la présentant sous un très mauvais visage. De l'autre coté, il idéalise Marie en lui faisant croire qu'il ne pourrait vivre sans elle. Voyant Marie un peu détachée de lui, il évoque un argument qui s'avère spécieux.

> Vous croyez les hommes légers. C'est vrai tant qu'ils ne sont pas fixés sur une femme qui les aide à être eux-mêmes et à grandir. Ma femme a été jusqu'ici un handicap. Elle s'habille mal. Elle ne sait pas recevoir. Avec vous, je sais que les choses vont changer. J'aurais moins honte de sortir dans les soirées mondaines. J'inviterais plus facilement ceux dont je peux avoir besoin pour ma carrière. Vous voyez, je joue carte sur table. L'amour et l'intérêt si vous voulez. (CS, 52.)

Bilanga prouve ainsi qu'il est un monstre incapable d'amour, un cynique qui ne cherche que son intérêt. L'amour en tant qu'inclination inconditionnelle ne doit pas obéir à ce calcul froid *id.* Blaise Pascal ne signalait-il pas par une antanaclase bien réglée que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas » ? C'est dire que l'amour, le cœur ne peut être entièrement expliqué par la raison. On voit se poindre le rôle traditionnel assigné à la femme résumé par Bilanga : la femme est au service de l'homme dans la sphère privée, et permet, dans la sphère publique, l'ascension sociale. Elle est un faire-valoir au service de l'orgueil et de l'accomplissement de l'homme. Moins soucieux de la condition de la femme, les hommes d'Eborzel, et partant de la société, n'ont de souci que de gravir les marches de la mobilité sociale, dans le sens ascendant : le narcissisme de l'homme est bien palpable.

Dans le cas de Bilanga, il s'agit d'un intérêt pur et simple, et non d'amour. Il veut se réaliser, s'accomplir au détriment de Marie qui s'en trouve choquée : « Marie se rassit. Elle était écœurée. Bilanga était un monstre égoïste, calculateur. Même ses gestes apparemment les plus spontanés cachaient quelque intérêt. Bilanga ne faisait rien gratuitement. » (CS, 30.) On surprend Bilanga dans un processus de conquête

de pouvoir. La trajectoire qu'il assigne à Marie Bondi est essentiellement liée à ses capacités de faiseuse de roi. R.-S. Bouelet (1997, 168) réalise que « ce processus est lié non pas à une volonté d'accomplissement du désir à travers l'amour mais à la manifestation du désir, à la volonté de domination ». Bilanga veut balayer tout sur son passage en vue du renforcement de sa position sociale. La femme est un remontoir qui offre la planche de salut dans la conquête du pouvoir.

Ce rôle est si bien compris par Clotilde que, malgré ses mœurs puritaines et sa conduite irréprochable, elle finit par se convaincre d'être obstacle pour la carrière de son mari. Elle crie à haute voix ce que Bilanga pense tout bas dans son cœur : « Des fois je me dis que tu as fait une erreur en m'épousant. Tu aurais pu prendre une autre fille plus cultivée que moi. Je [...] ne pouvais imaginer que je te rendrais malheureux à ce point. » (CS, 77.) Bilanga lie le bonheur de son foyer à des motifs autres que ceux traditionnellement attendus d'une femme. Sa femme doit servir à la réalisation de ses rêves d'ascension sociale. Bilanga dévoile sa vraie nature que la perfidie cachait jusque-là. « La vérité qu'elle [Clotilde] avait jusque-là soupçonnée devenait une évidence. » (CS, 77.) Atterrée, elle intériorise une faute qu'elle n'a pas commise, se persuadant tout de même qu'elle n'a rien fait pour l'ascension de Bilanga. On le voit, la femme est au service de l'homme, non considérée pour elle-même mais en fonction de l'épanouissement et de l'ascension de son mari. « Femme, tu contribueras en tous points au bien-être de ton mari », tel semble être le commandement et la devise de la femme dans la société fortement marquée par la domination phallocratique.

Nous le comprenons aisément, le rôle de la femme dans la société d'Eborzel est d'être un catalyseur pour gravir les échelons de la société. Les hommes d'Eborzel fonctionnent avec une image déplacée de la femme. Bilanga est en quête d'une position plus solide. Son métier l'amène de temps en temps à avoir des dîners de travail en vue des discussions avec les investisseurs étrangers. Il choisit de se faire accompagner par Marie qui lui permettra de gagner la confiance de ces bailleurs des fonds. C'est pour cela qu'il « avait besoin [...] d'une jolie femme à son dîner d'affaires » (CS, 137). La femme est ainsi un opium facilitateur d'affaires.

Il devient clair que la femme dans *Les Chauves-souris* est vue par l'homme comme moyen devant confirmer sa virilité, mais surtout assurer son ascension sociale. Ce double rôle fait d'elle un objet chargé d'assurer l'accomplissement des hommes. Les femmes subissent toutes les prévarications de la part des hommes qui se targuent de leur position de mâle pour se permettre toutes sortes de déviance. Dans ce sillage, Bilanga choisit Marie Bondi pour rehausser son image de marque lors du dîner à l'occasion son inscription sur les listes électorales. Mais la femme est aussi l'artisan souterrain de la fabrique d'image : elle tente de gommer les comportements déviants de l'homme pour le présenter comme indispensable au fonctionnement de la cité. Louise se rend défenseuse de Bilanga en vue de l'innocenter ; elle le présente comme n'ayant aucun défaut, donc le seul capable de garantir la gestion d'Eborzel, du moins au poste de député. Les rôles traditionnels de la femme font d'elle un esclave, un « objet » au service de l'homme. Mariée ou libre, sa charge première est d'aider l'homme à se positionner dans l'échelle sociale, en en devenant un catalyseur privilégié. L'exercice d'un

tel pouvoir ne peut que générer des conflits. La volonté de révolution est clairement exprimée par les femmes qui sont à la recherche d'une dignité nouvelle.

2 Femmes et dénonciation du pouvoir

Malgré les pesanteurs imposées par les hommes, les femmes finissent par provoquer le changement par une sorte de révolution. Les foyers de tensions émergent, tantôt sous l'instigation d'autres hommes, mais très souvent aussi par l'entremise des femmes. Le pouvoir dans *Les Chauves-souris* fonctionne sur la base de la délation et de la corruption que dénonceront les masses exploitées. Les rapports de genre connaissent une nette évolution, puisque la femme, du rôle de faire valoir de l'orgueil mâle, est à la recherche d'une dignité, faisant évoluer les rapports de genre dans la société.

2.1 Conflits et révolte des masses déshéritées

Dans l'univers diégétique des *Chauves-souris*, ceux qui tentent de dénoncer le pouvoir sont affublés d'un assommoir sémantique dans le but de mieux les diaboliser et disqualifier leurs revendications, bien que légitimes. Biyidi et ses acolytes sont taxés de désaxés, puisqu'ils se situent en dehors de la machine infernale systémique qui consacre la pratique des anti-valeurs, où le diable est pris pour un ange ; ce qui génère de réels conflits. Le professeur Moussa, Biyidi, Roger et les jeunes tentent d'élaborer un autre type de discours fondé sur l'analyse objective de la situation d'Eborzel :

> À présent les lycéens et les jeunes universitaires en rupture de ban avec la sagesse des générations précédentes, s'érigeaient en juges de leurs parents et maîtres. [...] Ils prétendaient en savoir de la vie et des affaires, tant publiques que privées, sinon autant que leurs aînés qu'ils voulaient vite remplacer. (CS, 16.)

Cet appel à plus de responsabilité lancé aux élites dévoyées bute malheureusement sur un mur d'incompréhension et de rejet. Le gouvernement met sur pied toute une structure pour traquer, mâter et éliminer les auteurs de la dénonciation, et auteurs de la révolution en marche. Biyidi est porté disparu, sans doute incarcéré dans une geôle tenue secrète, le prétexte étant la distribution d'un tract qui dénonce la paupérisation des masses et le ponctionnement généralisé.

Dans ses rapports avec son père, Roger témoigne du mépris à l'endroit de l'engrenage des vieux qui a mis à genoux le pays par des pratiques scandaleuses. Le professeur Moussa et son équipe de l'hôpital s'opposent, de manière plus discrète et plus efficace, aux frasques des camarades de Bilanga. En refusant de se salir les mains, et en repoussant l'argent de Bilanga qui tentait d'acheter ses services, Moussa propose une nouvelle considération dans l'exercice du pouvoir : « [Bilanga] s'était souvenu de la sévérité presque méprisante avec laquelle le professeur Moussa avait refusé l'argent qu'il lui avait présenté lors de l'admission de Roger dans son service. » À cette revendication intellectuelle presque contenue par les dirigeants, les villageois opposent une révolte plus violente. Bilanga est pris pour cible dans une bataille qui entraîne des dégâts matériels, mais surtout une paralysie temporaire et un voyage à l'étranger pour des soins spécialisés.

L'outrecuidance de Bialanga, consécutif à l'exercice du pouvoir, l'a aveuglé tant et si bien qu'il ne peut se rendre compte des haines attisées par sa mauvaise gestion et son comportement déviant. Sa chute est scellée dès lors qu'il refuse d'écouter les conseils de sa mère Véronika qui prophétise clairement les conflits générés par le mépris du député : « Tu allumes à Vémélé un incendie qui t'encerclera bientôt comme du gibier si tu ne reviens à de meilleurs sentiments envers tes frères. [...] On n'est jamais grand pour les siens. » (CS, 64.) Le refus de Konou et de ses camarades de participer à la réparation du pont sur la Doua pour permettre à la Mercédès de Bilanga de rallier le village était déjà prémonitoire. Bilanga choisit l'itinéraire le plus susceptible de le perdre en se comportant « de plus en plus en riche étranger dans le village » (CS, 46), au mépris des avertissements et rappels de sa génitrice.

La révolte du peuple est annoncée sur un placard fixé au dessus de la rivière Doua, marquant les limites d'un repaire imprenable : « Isi comanse la républike libre otonome et indépendante de Vémélé. » (CS, 183.) La goutte d'eau qui déborde est l'agression de Bilanga sur un villageois qui a exprimé tout haut et vertement les reproches formulés depuis longtemps à l'endroit du représentant du pouvoir, habitué à gaver ses frères de mensonges et de promesses fallacieuses dans le but de solliciter leur suffrage :

> La scène qui suivit fut pour Bilanga un véritable cauchemar. [...] Ce fut une mêlée indescriptible. Bivougou et Obama fendirent la foule suivis d'Etoga, d'Assoumou et de Konou. [...] Bilanga eut une lèvre fendue. Il cracha du sang mêlé de bouts de dents. (CS, 195.)

Les camions et les zébus qui devaient servir à la fête d'investiture à la députation sont incendiés, selon les prédictions de maman Véronika, dans une bagarre généralisée dans laquelle Bilanga n'a eu la vie sauve que grâce au génie de Marie Bondi et à la dextérité de Djoungo, son chauffeur originaire des terres lointaines du nord.

Une autre révolte, plus sourde et plus radicale, non moins courageuse est menée par Marie qui tente de faire évoluer les rapports de genre dans Eborzel. Elle recherche la liberté qui permettra aux femmes de sortir de cette gangue masculine qui considère la femme à Eborzel essentiellement au service de l'ascension masculine. Cette image est rejetée par Marie qui refuse d'être un « objet entre les mains de Bilanga » (CS, 203). Marie et les villageois ont un objectif commun : l'aspiration à plus de dignité et au partage du pouvoir.

2.2 La femme à la recherche d'une nouvelle dignité

Marie Bondi est une femme célibataire avec trois enfants à charge, en plus de sa mère déjà vieille et de ses deux jeunes frères qui font des études à l'étranger. Cette famille nombreuse donne une idée sur les charges qui attendent la seule personne active, qui plus est, n'a pas une situation confortable. Elle n'a, pour subsister, qu'un petit atelier de couture qui marche mal. Sa situation financière et ses besoins sont tels qu'elle est vulnérable et encline à se jeter dans les bras du premier venu. Pourtant, elle n'est pas dépendante d'un homme. Au contraire, Marie refuse toute aide qui, selon elle, n'est qu'un appât pour corrompre son cœur et contribuer à la chosifier. Aussi répond-elle à

Bilanga qui lui propose une aide conditionnée : « Qui vous a dit que j'ai besoin qu'on me vienne en aide ? Je me débrouille très bien toute seule. » (CS, 50.)

En réalité, Marie Bondi a grandement besoin de soutien, mais par fierté, elle veut renverser l'image qu'on a de la femme dans Eborzel, éternelle dépendante de l'homme. Bien qu'étant désarmée devant la vie, elle choisit de lutter pour la recherche de la dignité. Dans ce sens, elle fait partie de ces femmes en révolution dans la littérature au sud du Sahara (Ndinda, 2002). Elle précise sans détour son combat : « Moi, je ne me laisserai jamais mener par le bout du nez. » (CS, 155.) La tentative de Bilanga de l'avilir a effectivement échoué, et il reconnaît son échec : « Écoutez, Marie, aucune femme ne m'a jamais dominé. Mais avec vous, je me sens désarmé. » (CS, 161.) Marie Bondi inaugure une ère dans les rapports de genres, loin des clichés traditionnels de la femme, bonne épouse, soumise et toujours à l'ombre d'un homme garant de son épanouissement. En vérité, Marie est dégoûtée de cette musique que les hommes ont toujours jouée. Elle aspire à quelque chose de plus humain que de se laisser utiliser. Le narrateur remarque fort à propos : « Marie n'avait jamais voulu se faire entretenir ; elle a toujours souhaité rencontrer un homme qui soit autre chose qu'un brasseur d'argent volage. » (CS, 137.) Que ce soit avec Avala ou avec Bilanga, Marie garde toujours les mêmes options. Elle est en quête de l'homme qui va l'aider à s'accomplir, un homme qui tienne compte de sa dignité de femme. Aussi engage-t-elle une lutte contre Bilanga qui cherche à la violer sexuellement :

> Bilanga voulut embrasser la jeune femme et l'entraîner de force vers le lit. Une gifle partit qui atteignit Bilanga à l'oreille. [...] Une lutte de quelques secondes s'engagea où Bilanga perdit l'équilibre [...] Bilanga lâchant prise tomba sur ses genoux en se tenant le ventre. (CS, 55.)

La lutte se solde par la victoire sans appel de Marie qui réussit à mettre Bilanga hors combat « en lui portant un coup sur ce qu'il y avait de plus vital chez un homme » (CS, 55). À ce niveau, Marie a gagné la bataille, mais la guerre continue. Il s'agit de deux personnalités qui s'affrontent, deux manières de voir la femme. La victoire de Marie aurait pu être plus totale si elle n'avait pas laissé de faille dans ses options. En acceptant les billets de banque que lui glisse de temps en temps Bilanga, elle lui fait croire qu'un jour ou l'autre, elle pourrait se rendre. Il y a comme une dissonance entre sa décision et cette acceptation des billets de banque : « Dans l'espoir qu'elle changerait, Bilanga avait remit les clefs de la villa qu'il avait fait construire pour elle au quartier Bordelchic. » (CS, 200.) Tout comme les billets glissés a son insu, Marie accepte cette clef a contrecœur. Voilà pourquoi elle le rendra plus tard à Clotilde ; ce qui consacre définitivement sa victoire, même comme Bilanga n'était pas prêt à lâcher prise. Pour comprendre ce double langage de Marie, il faut se référer a sa situation financière, car une autre femme dans ces conditions n'hésitera pas « à sauter sur l'occasion que [lui] offraient les hommes de profiter de leur portefeuille » (CS, 26). Ces hésitations montrent que Marie n'est pas un ange. Aussi est-elle sujette à la tentation qui revêt plusieurs faces. Ce n'est qu'après réflexion qu'elle s'engage sur la piste qu'elle s'est tracée, et s'avance difficilement dans la lutte pour une reconnaissance de la dignité féminine, dans un dilemme digne du héros cornélien, tiraillé entre le

devoir et le cœur. À la vérité, Marie Bondi choisit l'honneur, plutôt que la déchéance qu'impose la domination masculine.

Les conflits que génère l'exercice du pouvoir dans *Les Chauves-souris* sont plus ou moins violents. Si les universitaires ne se sont bornés qu'à vilipender le régime en place, les villageois de Vémelé et Marie ont été plus violents en faisant recours à la force physique et brute. À la fin de l'affrontement, Bilanga comprend la veulerie des méthodes qu'il met en place pour gérer le pouvoir. Son invalidité physique est l'image de son invalidité psychique. L'exercice du pouvoir ainsi présenté est une figure de l'échec. S'ouvre pour la femme une nouvelle période où la dépendance à l'homme n'est plus la bienvenue. On assiste à une sorte d'évolution des rapports hommes / femmes qui aboutit à une égalité reconnue comme valeur sacrée. Si le discours du roman africain post-colonial (Paré, 1995) reste fortement contestataire, *Les Chauves-souris* sont une dénonciation de l'ascendance historique des rapports de genre ; le roman propose, en ce sens, une évolution dans les comportements qui définissent le rôle et le statut des femmes dans la société. La contestation est dirigée cette fois contre l'homme qui, contrairement à la maxime kantienne, ne considère pas toujours la personne de la femme comme une fin en soi, mais comme un moyen pour satisfaire ses ambitions et son orgueil.

Conclusion

La lutte de Marie Bondi doit être considérée comme un désir de reconnaissance de la valeur de la femme. Elle lui confère aussi un rôle nouveau qui fait évoluer les rapports de genre dans l'exercice du pouvoir à Eborzel. a travers les combats de Marie, il est loisible de constater une évolution du statut de la femme dans *Les Chauves-souris*. Au départ, la femme est un moyen d'ascension pour l'homme. Ceux qui incarnent le pouvoir à l'instar de Bilanga se fabriquent une image de marque qui leur permet non seulement de bénéficier des largesses des hautes instances gouvernementales, mais aussi de jouir du soutien du peuple pour leur ascension sociale : la femme a un statut d'adjuvant dans cette quête. Le processus révolutionnaire se met en branle, impulsé par la femme et le peuple, et aboutit à la fin à la recherche d'une nouvelle dignité. Marie Bondi incarne le nouveau statut de la femme qui refuse de se faire entretenir, et obtient de haute lutte son indépendance vis-à-vis du genre dominateur. En ce sens, *Les Chauves-souris* est un plaidoyer pour plus de dignité humaine dans les rapports entre les genres.

Bibliographie

Dolisane-Ebosse, Cécile, 1997, « L'image de la femme chez deux écrivaines francophones du Cameroun : Lydie Dooh-Bunya et Wêrê Wêrê Liking », *Intertextualité et plagiat en littérature africaine*, Palabres Vol. 1, n^{os} 3 et 4.

Bouelet, Remy Sylvestre, 1997, *Narcissisme et autobiographie dans le roman de Bernard Nanga,* Paris, L'Harmattan.

Nanga, Bernard, 1980, *Les Chauves-souris*, Paris, Présence africaine.

Ndinda, Joseph, 2002, *Révolutions et femmes en révolution dans le roman francophone au sud du Sahara,* Paris, L'Harmattan.

Paré, Joseph, 1995, *L'espace discursif du roman africain post-colonial.* Ph.D., Université de Montréal.